

L'ARTISTE : DIEU D'UN MONDE INTERIEUR

par C. Frederick FARRELL, Jr. et Edith R. FARRELL
(Université du Minnesota, Morris)

Si l'on veut considérer l'artiste comme une sorte de dieu, il faut d'abord montrer que l'art a des affinités avec la religion. C'est une constatation qui ne serait pas, à notre avis, trop difficile à démontrer. On songe tout de suite au vœu bien connu de la mère de Marguerite Yourcenar au moment de l'agonie : "Si la petite a jamais envie de se faire religieuse, qu'on ne l'en empêche pas" (*Souvenirs pieux*, p.49)[1]; et Madame a répondu, "Il m'arrive de me dire que tardivement, et à ma manière, je suis entrée en religion" (*Souvenirs pieux*, p. 51).

Il y a d'autres points de comparaison entre l'attitude de Marguerite Yourcenar envers l'art et la religion. Ils sont, tous les deux, multiples, et Yourcenar ne s'est jamais limitée à un seul aspect ni de l'un ni de l'autre. Catholique de culture, elle se sentait de bonne heure attirée par les religions de l'Orient, notamment le bouddhisme, et a bien vu que la vérité spirituelle ne peut être considérée comme le bien exclusif d'un seul groupe. Ecrivain depuis sa prime jeunesse, elle trouvait place dans sa vie et dans son œuvre pour bien d'autres arts.

La raison principale de cette largeur d'esprit, c'est que Yourcenar savait bien que les religions comme les arts ne sont au fond qu'une seule. Les religions cherchent toutes à prendre contact avec Celui qui est ; et tous les arts ont pour but d'exprimer la vision intérieure de l'artiste. Il n'y a que leurs manifestations qui donnent l'impression d'une multiplicité ; mais, dans les deux domaines, ce sont ces manifestations auxquelles les gens, ou plutôt les fidèles, ont tendance à s'attacher. Il y a donc des disputes, des rancunes, des querelles, voire des guerres, toutes concentrées sur ce qui est, au fond, l'aspect le moins

[1] Les citations des œuvres de Yourcenar dans cette étude sont tirées des éditions suivantes :

Souvenirs pieux, Editions Alphonse, 1973.

Oeuvres romanesques, Gallimard, 1982.

Présentation critique d'Hortense Flexner, Gallimard, 1968.

important.

Dans notre discussion de l'artiste comme dieu, il faudra bien se rappeler que, selon Yourcenar, toutes les qualités d'un dieu ne sont pas bonnes. Dans *Feux* on trouve ceci : "Comme tous les dieux, ils accusaient d'inquiétantes parentés avec les loups, les chacals, les vipères." (*Oeuvres romanesques*, p. 1101) et encore : "Tu as juste assez de beauté, d'aveuglement et d'exigences pour figurer un tout-puissant" (*Oeuvres romanesques*, p. 1113). Les artistes, comme les autres dieux, ont leurs moments d'égoïsme ou de mauvais travail. Yourcenar préfère qu'ils fassent toujours de leur mieux. De Dali, par exemple, qui s'est servi, comme si souvent, d'une figure de Don Quichotte pour représenter Alexis, elle a remarqué dédaigneusement : "Toujours la même cuisine !".

Les artistes ont, néanmoins, grand nombre des attributs que l'on associe plus volontiers avec Dieu, et d'abord le rôle de créateur. Ils créent des mondes, des personnages qu'ils comprennent à fond et dont ils peuvent souvent prédire les actions, les gestes, ou les réactions. Ce sont souvent eux qui acceptent la responsabilité de la beauté du monde. Evidemment, tous les créateurs ne sont pas des artistes ; il y a aussi les sages, les alchimistes, et d'autres, mais les artistes occupent une place importante parmi les gens créateurs proches de Marguerite Yourcenar. Ce sont des gens dont la parole a été faite art et qui acceptent leurs dons supranormaux tantôt avec modestie, tantôt avec un sens de leur puissance qui les rend semblables à un dieu.

Autre attribut de Dieu : l'artiste est celui qui voit l'invisible. C'est une caractéristique que le lecteur observe en train de se développer dans la nouvelle "Comment Wang-Fô fut sauvé". Son disciple, d'abord incapable de comprendre Wang-Fô, apprend lentement à voir le monde de la même façon que son maître, et, de là, à vivre comme lui.

Voyant l'invisible, l'artiste apprend pendant sa formation à exprimer l'ineffable. Mircea Eliade, dans son *Histoire des croyances et des idées religieuses*, décrit le lien intime entre les artistes, les maîtres du feu, les adeptes des sciences occultes, dont les chamans, qui, selon lui, découvrent ce qui est caché, lisent dans l'avenir, et ont les visions qui étaient autrefois parmi les dons d'Apollon. [2]

[2] Eliade, Mircea, *History of Religious Ideas*, University of Chicago Press, 1979, vol. I, p. 154.

Tout amateur de Yourcenar découvrira dans ces remarques d'Elia-de, de multiples voies d'accès à la vie spirituelle comme Yourcenar la conçoit. On pensera au maître du feu, Zénon, puisqu'il est d'abord alchimiste, celui qui se sert du feu pour accomplir le Grand œuvre et plus tard celui qui passe des années à travailler comme médecin (le chaman moderne) et puis on réfléchira à celle qui l'aimait comme un frère et qui s'est consacrée à la littérature. Yourcenar fait aussi référence aux chamans qui se distinguent par leurs expériences mystiques qu'ils traduisent ensuite pour leur société. Eliade, en parlant d'eux, dit que leurs dons aiguissent l'intelligence, inclinent à la méditation et mènent à la sagesse (*ibid.*), ce qui est certainement une description qui sied bien à Yourcenar.

Wang-Fô s'avère un bon exemple ici aussi, car il a créé un monde d'une telle beauté que l'empereur, accoutumé au monde de Wang-Fô ne peut plus se contenter de celui que lui, n'étant pas artiste, est capable de voir autour de lui. Les chants qui se trouvent dans *Fleuve profond* montrent aussi l'indicible, car ils expriment une vision de liberté et de bonheur dont beaucoup de ces gens opprimés n'avaient jamais fait l'expérience et qu'ils auraient eu du mal à concevoir.

Avec ses autres dons, l'artiste est souvent capable d'expliquer l'inexplicable. Hadrien, par exemple, trouve dans l'art la réponse à ses questions et en conclut que la lettre écrite lui a enseigné à apprécier la vie, et qu'ensuite la vie lui a éclairci les livres (*Oeuvres romanesques*, p. 302).

Un dieu chez Yourcenar se caractérise aussi par son détachement de ses admirateurs. Dans le poème "Charités d'Alcippe" par exemple, on trouve des dieux qui voudraient "se moquer des sots admirateurs." L'artiste, également, doit tâcher d'adopter cette caractéristique, autrement il n'est plus qu'un de ceux qui suivent la mode littéraire du jour et n'entendent plus la voix de leur propre inspiration, une des raisons pour lesquelles Yourcenar, pour sa part, a choisi de vivre dans une île dans l'état du Maine. Là elle pouvait créer pour créer, pour accomplir la tâche qu'elle croyait sienne et ainsi être pleinement elle-même.

Ayant ces attributs, un artiste peut atteindre à une caractéristique suprême de Dieu, c'est-à-dire, l'immortalité. On ne parle pas évidemment des Quarante Immortels de l'Académie, bien que Yourcenar ait gagné ce titre, mais de l'immortalité des écrivains ou artistes

de l'antiquité qui n'ont pas perdu le pouvoir de nous émouvoir, nous dont la vie est tellement différente de la leur. Les artistes qui signent leurs œuvres peuvent atteindre à une immortalité qui est un gain personnel, ou, comme les artisans bâtisseurs de cathédrales, ils peuvent rester dans le même anonymat qu'ont les dieux dont le nom a dû être gardé secret. Hadrien parle de "cette intermittente immortalité" qui assure que nos "livres ne périront pas tous ; on réparera nos statues brisées" (*Oeuvres romanesques*, p. 514). Les artistes créent quelquefois une image capable de surnager "pendant quelques siècles. On ne fait guère mieux en matière d'immortalité" (*Oeuvres romanesques*, p. 509).

Qu'est-ce que l'on doit à ces dieux, selon Marguerite Yourcenar ? Suivant son exemple, on montrerait du respect pour les talents et les œuvres des artistes d'une grande diversité et aussi de la reconnaissance pour leurs dons. Yourcenar aimait méditer sur les œuvres et les objets d'art de toutes sortes. Où pourrait-on mieux voir cette profonde admiration que dans le poème dédié à Marie Laurencin pour lequel elle s'est servie d'une forme de la salutation angélique "L'ange de la mort vous salue, Marie, âme pleine de grâce."

Un dernier point de comparaison entre l'artiste et dieu touche à la relation entre créateur et création. Est-ce que la création est indépendante de la force créatrice qui l'a formée ? La pensée populaire occidentale croit que non. Cette tendance se manifeste en ce qui concerne l'artiste, dans l'insistance du public à entendre parler Yourcenar sur les problèmes du monde moderne au lieu de s'en tenir à ce qu'elle avait écrit. De même dans le domaine de la religion occidentale, on croit moins en une force qu'en un créateur qui reste tout puissant et infiniment disponible pour secourir ses créatures.

Beaucoup d'artistes préféreraient suivre les idées théologiques de l'école du Meister Eckhardt que nous retrouvons dans *L'Oeuvre au Noir*. Selon cette façon de concevoir le divin, Dieu a déjà fait son possible quand Il a créé les êtres humains, sa plus grande création. Maintenant Il a besoin des créatures pour le secourir. Si l'on traduit cette idée dans le domaine de la littérature, nous arrivons au poète qui veut que ses lecteurs participent, en lisant, à la création du poème. Le poète, lui, a déjà fait de son mieux.

Si la constatation que l'artiste est un dieu ne restera sans doute pas non controversée, le contraire est plus communément accepté, c'est-à-dire, que Dieu est artiste. La scène tout à fait romantique dans

L'artiste : dieu d'un monde intérieur

le jardin de Cornelius Berg nous fournit ce qui en est peut-être l'exemple le plus net que l'on puisse trouver dans l'œuvre de Yourcenar. Appelé à répondre à l'idée que "Dieu est le peintre de l'univers," Berg répond que c'est malheureux que Lui "ne se soit pas borné à la peinture des paysages" (*Oeuvres romanesques*, p. 1214). L'image se retrouve dans le poème "Question" d'Hortense Flexner, l'amie américaine de Yourcenar et dont elle a traduit les poèmes,

"Se pourrait-il que nos millions d'années

Ne soient qu'un malchanceux matin

Dans l'atelier de Dieu ?

Un jour où le matériau s'avéra trop médiocre ?"

Le monde, dont l'artiste est créateur et dieu, est créé de sa propre substance. L'artiste trouve paysages et personnages à l'intérieur de lui-même et les projette sur un écran, la toile, la page blanche, où d'autres peuvent les apercevoir, les contempler, et les connaître avec lui.

Yourcenar a décrit ce processus comme l'équivalent du travail des alchimistes qui se brûlent de leurs propres acides ou de celui des sorciers qui mettent de leurs ongles ou de leurs cheveux dans un mélange pour réussir l'enchantement. C'est donc le corps et l'âme de l'artiste qui nourrissent son monde avec toutes ses créatures et le souffle de son esprit qui leur donne de la vie. Hadrien le dit pour elle, "L'art devint ... une sorte d'opération magique" (*Oeuvres romanesques*, p. 389).

Les relations entre l'artiste et ses personnages ressemblent aussi, en quelque sorte, à celles qui existent entre un dieu et son peuple. D'un côté l'artiste/dieu n'oublie jamais le fait que c'est lui qui les a créés, d'autre part, la personne/le personnage est libre de se développer, de changer d'avis, de se révéler à son créateur et de le surprendre par ce qu'il fait. Il n'y a donc pas de prédestination dans le monde d'un bon artiste.

Néanmoins, même un artiste très conscient de la nécessité de laisser agir ses créatures en liberté, et Yourcenar est certainement de ceux-ci, ne peut s'empêcher de penser avoir certains droits sur son œuvre. C'est un trait divin que l'on retrouve dans bien des Ecritures Saintes ; c'est un trait qu'on retrouve chez Yourcenar, parmi d'autres artistes. On connaît des peintres qui veulent savoir non seulement chez qui se trouvent leurs peintures mais leur exacte disposition dans la maison de leurs nouveaux possesseurs. Quelquefois Yourcenar

adoptait l'attitude qu'elle possédait ses personnages et qu'elle pourrait en faire à son gré.

Ce trait se manifeste plusieurs fois, mais peut-être le plus clairement au moment de la publication d'un "Etat Civil" à la fin de "*Rendre à César*" où elle donnait la date, le lieu et la cause de la mort des personnages de *Denier du rêve*. Des critiques et des lecteurs lui ont disputé son droit de le faire. Nous avons discuté avec elle son projet d'écrire une suite à *Denier du rêve*. Elle disait qu'elle connaissait à fond et dans les détails la vie de tous ceux qui faisaient partie de ce roman. Nous avons protesté que ces gens, elle les avait donnés au monde en 1934, et que bien des lecteurs avaient, eux aussi, imaginé leur vie future. Elle a protesté : "Vous me dites, si je comprends bien, que je n'ai pas le *droit* d'écrire cette suite ?" Certainement pas. Elle avait tous les droits, étant le dieu de son monde, mais ne doit-il pas y avoir aussi des droits réservés aux lecteurs ? Nous avons suggéré qu'un artiste qui veut que ses lecteurs participent à la création devrait hésiter avant de détruire ce qu'ils ont ajouté. Elle n'a répondu que "Mmmm," mais on sentait nettement qu'elle continuait à se répéter tout bas, "mais, j'ai le droit, moi..."

La Bible nous dit que Dieu a créé l'homme à son image, et il est certain que l'artiste fait la même chose. Les personnages de Yourcenar jouent aux mêmes jeux qu'elle aimait dans son enfance, partagent ses goûts, et montrent autant de ses réactions que possible étant donné des circonstances différentes. Par exemple, elle a dit dans une des dernières interviews que Sophie est très proche de ce que Yourcenar était à vingt ans, sauf pour les circonstances particulières du viol et du château.[3] En cela elle ne fait que suivre d'autres grands artistes dont l'exemple le plus célèbre est Flaubert avec son "*Madame Bovary*, c'est moi."

De ce fait il advient que le monde d'un artiste est bien particulier, puisqu'il dépend du caractère du créateur, même si l'artiste donne l'impression au premier abord d'avoir peint d'après nature ou d'avoir traité le même sujet qu'un autre avait déjà décrit. L'exemple que Yourcenar avait quotidiennement sous les yeux est celui de Piranèse. Impossible d'entrer dans son salon sans être frappé de nouveau par ses vues de Rome qui ne pouvaient sortir que sous sa main. C'est son

[3] Shusha Guppy, "The Art of Fiction CIII : Marguerite Yourcenar," *Paris Review*, vol. 30 (Spring) 1988, pp 233-37.

“cerveau noir” qui a créé une Rome qui ne ressemble à aucune autre, historique, littéraire, ou peinte.

Le monde dont l'artiste est dieu diffère de bien des points de vue du monde réel où l'on vit, mais une des différences les plus marquantes est que ce monde-là est moins limité. Là est aboli, par exemple, la distinction cartésienne entre le physique et le spirituel. Clément Roux, dans *Denier du rêve*, illustre très bien cette caractéristique. Ses portraits à lui sont tout intérieurs. Ils expriment, non pas la vérité dont le premier venu peut se rendre compte, mais la vérité que lui, le créateur, trouve essentielle. Il désire, néanmoins, comme tous les dieux, être compris. Quand il croit que Massimo comprend ses peintures, cela lui donne un énorme plaisir. Il tâche de se détacher de ce désir, dans la passage sur la gloire, mais on y aperçoit l'amertume d'un dieu de plus qui se plaint de l'aveuglement de ses fidèles (*Œuvres romanesques*, pp. 269-70).

Ni le temps ni l'espace ne mettent non plus de limites à ces mondes artistiques. Un des plus grands pouvoirs de l'artiste est de faire revivre d'autres endroits et d'autres âges, inaccessibles au commun des humains. C'est un des plus grands talents de Marguerite Yourcenar, dont les portraits de l'empire d'Hadrien ou des villes de la Renaissance où vivait Zénon, sont parmi les plus grandes réussites.

Dans sa vie comme dans son œuvre, Yourcenar s'entourait d'art : scènes des mondes créés par d'autres dieux. Petite Plaisance, il fallait se le dire constamment, était un foyer et non pas un musée. Ses livres occupaient les couloirs comme les pièces ; les murs se trouvaient couverts d'objets tels que les poignées de portes en bronze doré, rapportées d'Italie par son grand-père et dont elle parle dans *Archives du Nord* (p.150). Tout--la vaisselle, ce qui traînait négligemment sur une table, les images qui lui étaient une inspiration, comme des portraits d'Antinoüs aux murs--tout parlait au visiteur du monde de l'art.

Quand on pense à Yourcenar comme artiste, on a tendance tout naturellement à ne penser qu'à l'écriture. Il faut se rappeler, cependant, que Yourcenar était aussi une artiste amateur. Elle aimait jouer du piano et non seulement écouter la musique des autres. Elle dessinait aussi, et les quelques manuscrits autographes qu'elle a laissés témoignent de la vision multi-artistique de notre auteur. On y voit des portraits dessinés aussi bien que des portraits écrits ; des bâtiments dessinés comme elle les concevait se trouvent au milieu de leur des-

cription qui seule fait partie du livre.

Elle aimait aussi l'art des amateurs. Elle a parlé de son appréciation pour le théâtre amateur dans son introduction à "La Petite Sirène." Ceci n'est pas un incident isolé. Elle a conservé toute une série d'enveloppes, par exemple, où s'étalent l'esprit et le talent du dessinateur, Wyncie King, son ami et le mari d'Hortense Flexner. Ces dessins, dans la Collection Yourcenar à la Houghton, [4] montrent un talent apprécié chez ce journaliste.

Pour les artistes de métier, Yourcenar réservait le respect et l'amitié auxquels on pourrait s'attendre de quelqu'un qui s'y connaisse en difficultés de la vie créatrice. Elle, qui ne savait que trop bien les grands problèmes et les petites misères d'une telle vie, elle savait dans ses lettres consoler, encourager et soutenir ses amis artistes.

Elle est aussi patronne dans la mesure du possible des autres arts. Elle s'est fait peindre et sculpter plusieurs fois, comme on le sait d'après les documents iconographiques publiés dans plusieurs de ses livres. Il y a un beau portrait d'elle dans la bibliothèque de Northeast Harbor fait par un artiste du pays. Malvina Holland, peut-être la plus grande sculptrice américaine, a fait un buste d'elle, et leur correspondance est un bon commentaire sur les effets réciproques de la vie privée et artistique d'une femme.

Cet intérêt s'étend à toutes sortes d'objets d'art. Elle admirait beaucoup le talent d'Elie Grekoff, dont elle a fait l'ébauche d'une esquisse biographique et dont le dossier est parmi les plus gros de sa correspondance. C'est lui qui a créé la mise en scène pour la malchanceuse production de son *Electre* à Paris. Elle a échangé avec lui plusieurs lettres au sujet d'une série d'écharpes dont le dessin se basait sur les signes du zodiaque. Elle en a commandé une dizaine pour ses amis comme cadeaux de Noël. C'est un incident qui n'a peut-être pas eu de grand effet sur la vie d'aucun des deux, mais c'est très indicatif de sa solidarité avec ses amis, avec des artistes, et surtout avec ceux qui appartenaient aux deux groupes.

Artiste elle-même, elle prise l'art ; créatrice elle-même, elle respecte la création ; toujours tendue vers l'au-delà, mais sans perdre de vue la minutie à travers laquelle la vie se révèle, elle combine ces deux points de vue pour écrire elle-même et pour apprécier l'œuvre d'autres

[4] Bibliothèque de Harvard University où se trouvent les livres précieux et les manuscrits.

L'artiste : dieu d'un monde intérieur

artistes. Marguerite Yourcenar s'est créé ainsi une vie où l'art jaillit de partout et, par là même, a créé un monde dans ses œuvres d'art d'où jaillit la vie.

